L'AMOUR

EST

UN ENFANT

COMÉDIE EN UN ACTE 

PAR

BERNARD LOPEZ

Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre des FANTAISIES-PARISIENNES, le 22 février 1866.





PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE

24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

1866



DISTRIBUTION :

LE Vicomte HENRI DE FRESSE..........	Mlle Dambricourt.
LE Marquis DE FLORAC..................	M. Lacombe.
BERTHE DE SORNAY.....................	Mlle Clairval.
LA Baronne DE GAILLARBOIS...........	Mlle Blanc.

L'action se passe sous Louis XV.

L'AMOUR EST UN ENFANT

Un salon Louis XV. — Porte au fond. — Porte dans l'angle à droite du spectateur. — Fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, LA BARONNE DE GAILLARBOIS.

(Elles entrent par le fond. Berthe est en toilette de mariée.) *

LA BARONNE.

Touchante et magnifique cérémonie, n'est-ce pas ?

BERTHE.

J'en suis encore éblouie.

LA BARONNE.

Quel honneur pour vous, ma chère Berthe ! avoir été mariée dans la chapelle du château de Versailles ! et après que le Roi eut daigné lui-même signer au contrat !

BERTHE.

J'entendais murmurer de tous cotés : « Quel beau mariage !... »

LA BARONNE.

Union, certes on ne peut mieux assortie... deux belles fortunes... deux grands noms... et de plus ce rapport entre les deux fiancés... que vous êtes tous deux orphelins... aussi, M. le baron de Gaillarbois, mon mari et votre tuteur a-t-il été promptement d'accord avec le tuteur du jeune vicomte pour vous marier sans retard.

BERTHE.

Et vous m'assurez, madame, que les choses se passent d'ordinaire ainsi.

LA BARONNE.

Oui, dans les grandes maisons ; et l'on s'y prend encore plus tôt dans les familles princières ; on ne marie pas seule-

* Berthe, la Baronne

ment les adolescents et les pensionnaires ; on va jusqu'à marier les enfants au berceau.

BERTHE.

Ah ! du moins, M. le vicomte a dix-huit ans et moi j'en ai seize depuis huit jours.

LA BARONNE.

Tant de jeunesse... c'est encore presque de l'enfance...

BERTHE.

Est-ce donc pour ce motif que l'on n'a guère permis à M. le vicomte de s'approcher de moi avant et après la cérémonie... C'est seulement au moment de me dire adieu, que devant tous, il m'a remis, sur un coussin de velours, un écrin comme un présent... ou plutôt comme un souvenir.

LA BARONNE.

C'était, sans doute, le programme des deux tuteurs.

BERTHE.

Et maintenant, madame ?...

LA BARONNE.

C'est encore dans leur programme... M. le vicomte va retourner avec son précepteur, dans son château, en Dauphiné... et, vous-même, vous allez rentrer dans votre couvent à Senlis.

BERTHE, avec un petit soupir.

Et voilà donc tout ? (Elle va s'asseoir.)

LA BARONNE, à part.

Chère innocente ! (Haut.) Vous voudriez peut-être qu'il y eut une noce, un bal ?... (Elle vient à côté d'elle.) Mais ce sont des détails dont les gens bien nés croient souvent devoir se passer.

BERTHE.

Je ne vous le cacherai pourtant pas, madame, j'aurais bien voulu revoir un peu mon mari.

LA BARONNE.

Aujourd'hui, mon enfant ?

BERTHE.

Aujourd'hui même.

LA BARONNE.

C'est impossible ; son tuteur, le comte d'Héricourt, l'a retenu auprès de lui... Consolez-vous, d'ailleurs... vous le verrez plus tard.

BERTHE.

Plus tard ?... C'est-à-dire...

LA BARONNE.

Dans deux ou trois ans.

BERTHE.

Seulement, alors ?

LA BARONNE.

Ne vous affectez-pas... Ah! ma chère enfant, si je ne craignais pas de vous dire des choses au-dessus de votre portée...

BERTHE.

Que me diriez-vous donc, madame ?

LA BARONNE.

Je vous dirais, peut-être... Le bonheur dans le mariage ne demande que trop de ménagements, pour ne pas se changer en lassitude, et quand on doit se voir toute la vie, on ne finit que trop souvent par se voir assez.

BERTHE.

Comme vous en parlez avec amertume.

LA BARONNE.

C'est que j'en parle avec expérience, ma chère petite. (Elle vient au milieu.) Mais tout cela n'empêche pas quelques couples parfaitement heureux... même sous Louis XV... pour la rareté du fait! J'espère bien que vous serez au nombre de ces privilégiés... Attendez-donc, sans trop d'impatience, le moment où vous viendrez habiter avec votre mari... ce bel hôtel... celui de votre famille... et cet appartement qui sera le vôtre... comme il l'est, du reste, jusqu'à demain. (Elle montre la porte dans l'angle à droite.)

BERTHE, allant ouvrir la porte indiquée par la Baronne.

Un si bel hôtel à Versailles... rue des Réservoirs... et une si belle chambre... des tapisseries de haute lice, des portraits de famille... et un prie-Dieu encore plus beau que celui de notre supérieure... Ah! comme je vais regretter tout cela dans le dortoir silencieux des Carmélites! (Elle referme la porte latérale, au même moment la porte du fond s'ouvre.)

UN LAQUAIS, annonçant.

M. le marquis de Florac. (Le Marquis entre.)

SCÈNE II

LA BARONNE, LE MARQUIS, BERTHE. *

LE MARQUIS.

Mes hommages à la perle des baronnes... Mes compliments à la plus ravissante des mariées.

* La Baronne, le Marquis, Berthe.

LA BARONNE.

Toujours galant, marquis !

LE MARQUIS, prenant une prise.

C'est une de mes qualités de marquis... comme de porter une tabatière... et quand je me trouve entre vous, mesdames, il me vient naturellement aux lèvres un madrigal...

LA BARONNE.

Un madrigal ?

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de ces grands seigneurs qui donnent dans les encyclopédistes ou dans les sciences occultes... Je me contente de faire des vers aux dames... de petits vers... Je ne vais jamais jusqu'à l'alexandrin... fi donc !... et le voici mon madrigal :

« Une beauté mûre et baronne
» Une fraîche ingénuité,
» Sont toutes deux à mon côté;
» Et je puis me croire l'été
» Entre le printemps et l'automne. »

Comment le trouvez-vous, mesdames !

BERTHE.

Oh ! très-joli ! (Elle reste pensive et va s'asseoir à droite.)

LA BARONNE, bas au Marquis.

C'est presque une sottise, monsieur.

LE MARQUIS, à la Baronne.

Une sottise ! Mon madrigal, que je destine au Mercure de France.

LA BARONNE.

Et n'êtes-vous venu que pour nous débiter ces fadaises ?

LE MARQUIS.

Pardon, pardon, madame... Je viens de la part de M. le baron de Gaillarbois.

LA BARONNE.

Ah ! c'est mon mari qui vous envoie auprès de moi ?...

LE MARQUIS.

Et vous savez bien que je suis toujours à ses ordres, ainsi qu'aux vôtres. (A part.) Ma position n'est pas précisément une sinécure.

LA BARONNE.

Et mon mari vous charge ?...

LE MARQUIS.

D'une mission qui vous concerne autant que cette belle

enfant... Mademoiselle de Sornay, ou plutôt madame la vicomtesse de Fresse...

BERTHE, assise.

C'est mon titre maintenant, monsieur.

LE MARQUIS.

Et je suis enchanté de vous le donner, mademoiselle... Je veux dire madame ! Or donc, M. le baron vous attend toutes deux au bas du grand escalier dans le parc, pour aller chez Mme la maréchale de Créqui, chez la marquise de Blanchefort, et je ne sais plus qui...

LA BARONNE, allant à Berthe.

Oui... les visites indispensables... * Allons, Berthe, c'est dans votre rôle de mariée **.

BERTHE, se levant.

Je suis prête à vous suivre, madame; mais laissez-moi faire honneur à cet écrin que mon mari m'a donné; je veux ajouter un collier ou un bracelet à ma toilette.

LE MARQUIS, accompagnant Berthe jusqu'à la porte à droite.

Allez, mademoiselle... Je veux dire madame... Faites l'impossible quand vous êtes si belle... Parvenez à vous embellir... Encore un madrigal, en prose !...

BERTHE, à part.

Quel homme aimable pour son âge !... (Elle sort.)

LE MARQUIS, à part.

Je crois qu'elle m'a remarqué... Ça va bien ! ça promet !...

(Il revient près de la Baronne.)

SCÈNE III

LA BARONNE, LE MARQUIS *.

LA BARONNE, assise.

Marquis !...

LE MARQUIS.

Quel ton sévère, madame ?

LA BARONNE.

Voulez-vous déjà me faire repentir des assiduités que je vous ai permises ? Ce qui fait croire au monde que j'oublie pour vous mon mari.

LE MARQUIS.

Qui, de son côté, vous oublie pour une danseuse.

LA BARONNE.

Oh ! sans cela, monsieur.

* Le Marquis, la Baronne, Berthe. ** La Baronne, le Marquis.

LE MARQUIS.

C'est de même que j'oublie pour vous ma femme.

LA BARONNE.

Qui, de son côté, vous oublie pour un mousquetaire.

LE MARQUIS.

Ce sont les mœurs du temps ?

LA BARONNE.

Vous appelez cela des mœurs !... rien ne vous arrête... et vous songez à adresser vos galanteries, même à cette innocente... une pupille de mon mari, et qui est ici sous ma sauvegarde, et confiée à mes soins !...

LE MARQUIS.

Madame, de quoi me croyez-vous capable ?

LA BARONNE, se levant.

De tout, monsieur... Mais, cette fois, vous pouvez vous dire comme le renard de la fable que les raisins sont trop verts... Berthe va partir pour le couvent dès demain.

LE MARQUIS, à part.

Raison de plus pour ne pas perdre de temps aujourd'hui.

LA BARONNE.

Vos piéges, vos manœuvres, vos embûches, vos séductions, tout cela n'aboutit à rien... D'ailleurs, je suis là pour les combattre.

LE MARQUIS.

Précaution inutile, madame, quand rien de pareil n'existe dans ma pensée... c'est combattre des moulins à vent, des chimères.

LA BARONNE.

Oui, faites l'hypocrite.

LE MARQUIS.

Baronne, croyez-moi... je ne rêve au monde qu'une Bélise, une Cidalise et c'est vous !...

LA BARONNE.

Silence... Voici cette enfant.

(Berthe revient : elle a mis un collier.)

SCÈNE IV

LA BARONNE, LE MARQUIS, BERTHE *.

BERTHE, à part.

Comme la mère abbesse avait raison ! Me voici au milieu

* La Baronne, Berthe, le Marquis.

d'un monde corrompu .. et dont la corruption me gagne... Je vais être forcée de mentir.

LA BARONNE.

Venez, Berthe...

BERTHE.

Excusez-moi, madame, mais tout à l'heure, il m'est venu subitement un mal de tête... une migraine...

LA BARONNE.

Le grand air vous remettra.

BERTHE.

J'ai peur que non, et je vous en supplie, madame, veuillez-donc m'excuser, et faire ces visites sans moi.

LE MARQUIS, à part.

Très-bien, de la sorte, elle va rester seule. (Haut.) Au fait, pourquoi pas, madame... du moment où cette chère enfant est indisposée !... Songez aussi que votre mari vous attend, au bas du grand escalier, dans le parc.

LA BARONNE.

C'est vrai... mais puis-je maintenant laisser Berthe ?

BERTHE.

Soyez sans crainte... J'espère que ce ne sera rien.

LA BARONNE.

Allons, soit... Je ne veux pas vous contraindre... Si vous avez besoin de quelque chose, sonnez la femme de charge.

BERTHE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Et puis, je vais faire moi-même mon possible pour revenir au plutôt. (Elle remonte.)

LE MARQUIS, à part, regardant Berthe.

Un vrai morceau de roi... et mieux encore...

LA BARONNE.

Votre main, marquis.

LE MARQUIS, à part, continuant à regarder Berthe.

Un morceau de roué.

LA BARONNE, bas et surprenant le regard.

Encore ! Votre main, monsieur ?

(Le Marquis lui donne la main. Ils sortent par le fond.)

BERTHE, seule.

Je ne pouvais faire autrement. Je reste... et je devais rester... (Tirant un billet.) Oui, ce billet que j'ai trouvé dans l'écrin, et qui ne contient que ces deux mots : *Attendez-moi !...*

Je devine qui me l'adresse... Ce ne peut être que lui... lui, Henri... M. le vicomte de Fresse, mon mari... Ah ! je ne sais en vérité pourquoi lorsque je le connais à peine... je voudrais qu'il fut déjà près de moi. (Henri entre par la fenêtre.)

SCÈNE V

HENRI, BERTHE *.

HENRI.

M'y voici !...

BERTHE.

C'est lui !...

HENRI.

M. le vicomte de Fresse !... Je m'annonce moi-même, puisqu'il n'y a personne pour m'annoncer.

BERTHE.

Et vous venez par ce chemin ?

HENRI.

Un proverbe dit : Tous les chemins mènent à Rome... Il y a là une ruelle déserte qui m'a servi de vestibule... Puis, il s'est trouvé un arbre pour me servir d'escalier, et enfin, cette fenêtre m'a servi de porte.

BERTHE.

Soyez-donc le bienvenu chez votre femme, monsieur mon mari, j'avais trouvé votre billet... et je pensais bien que vous viendriez.

HENRI.

Mais cela n'a pas été sans peine ; j'ai eu d'abord à franchir deux obstacles vivants, deux gardiens dont il fallait tromper la vigilance : mon tuteur, M. le comte d'Héricourt et mon précepteur, M. Tartalas.

BERTHE.

Et vous êtes parvenu ?...

HENRI.

A me débarrasser de l'un et de l'autre en les attachant tous les deux.

BERTHE.

Comment, en les attachant ?

HENRI.

Oh ! en les attachant à une partie d'échecs... J'ai profité du

* Henri, Berthe.

moment où le fou prenait la dame, pour prendre, moi, la clef des champs; puis une fois dans les rues de Versailles, que je ne connais guère, il fallait m'orienter pour trouver votre hôtel à vous. Je me suis adressé à un garde-française qui passait avec une jeune fille au bras et en chantant gaiement :

« Amis, il faut faire une pose!
» J'aperçois l'ombre d'un bouchon,
» Buvons à la jeune Fanchon! »

Pardon, si je vous interromps, lui ai-je dit, la rue des Réservoirs, s'il vous plaît?

BERTHE.

Et il vous l'a indiquée aussitôt?

HENRI.

Pas lui. . mais la jeune fille qui l'accompagnait, elle a même ajouté d'un air tout drôle, en me regardant du coin de l'œil : Tiens, il est gentil, ce petit gentilhomme!... Aimable compliment, mais que je n'ai pas su comment lui rendre... non pas qu'elle fut précisément laide... mais dans une femme je remarque surtout la mise... et la sienne était légèrement chiffonnée... Enfin, elle ne m'a pas moins obligeamment indiqué le chemin... et me voilà près de vous.

BERTHE.

Et vous ne m'embrassez pas!

HENRI, faisant un mouvement et s'arrêtant.

Si... non...

BERTHE.

Non?

HENRI.

D'abord, déjà ce matin, mon tuteur et mon précepteur m'ont dit que je ne devais pas songer à vous embrasser... que ce n'était pas l'usage... et, en ce moment, quand je vous regarde...

BERTHE.

Eh bien?

HENRI.

Cette toilette nuptiale, ces voiles blancs vous font une si belle parure que je craindrais de l'endommager par le moindre pli... et vous me semblez si gentille que je n'ose pas vous toucher.

BERTHE.

Et vous comprenez, n'est-ce pas, que j'aie voulu garder

cette belle toilette pour toute la journée... Sans cela, ce ne serait pas la peine de l'avoir mise... et il est juste, au moins, que je trouve cette petite satisfaction dans le mariage.

HENRI.

Si c'est juste ? Je crois bien, surtout dans la position où l'on nous place... Vouloir tout de suite nous séparer, ne pas même nous permettre de nous voir.

BERTHE.

C'est indigne!

HENRI.

C'est révoltant! aussi, je me suis juré le contraire. . Nous voici en tête à tête et nous pouvons causer tout à notre aise. (Ils s'asseyent.)

BERTHE.

Oui, tout à notre aise.

HENRI.

Comme mari et femme... Nous devons avoir tant de choses à nous dire.

BERTHE.

Oui, tant de choses.

HENRI.

Par exemple, je ne sais pas quoi.

BERTHE.

Ni moi non plus.

HENRI.

Attendez donc. Il faut que nous fassions connaissance... que nous nous disions comment nous avons vécu jusqu'ici.

BERTHE.

Moi, c'est bien simple... Au fond de ce couvent, à Senlis, où j'ai été élevée.

HENRI.

Comme moi, au fond de ce château, en Dauphiné... mais d'abord on me destinait aux ordres. . Je recevais l'éducation la plus sévère. Jugez! Je devais faire un abbé... attendu que je n'étais qu'un cadet de famille. Puis, tout à coup, il y a environ deux ans, mon frère est mort glorieusement sur un champ de bataille.

BERTHE.

Ah! Et après cela ?

HENRI.

Après cela, on m'a élevé toujours bien sévèrement, mais un peu moins... parce qu'au lieu d'être un cadet, j'étais de-

venu le chef de la maison... Mon précepteur s'est adjoint d'autres maîtres pour m'apprendre l'escrime, l'équitation, la danse...

BERTHE.

Et enfin ?

HENRI.

Enfin, l'autre jour, mon tuteur est venu m'annoncer, sur le ton le plus solennel, qu'il avait trouvé pour moi la femme qu'il me fallait, Mlle Berthe de Sornay...

BERTHE.

C'est cela... Comme mon tuteur m'a dit à moi-même qu'il m'avait trouvé le mari qu'il me faut : le vicomte Henri de Fresse.

HENRI.

Et que je devais venir à Versailles...

BERTHE.

Et que je devais venir à Versailles...

HENRI.

Pour l'épouser !

BERTHE.

Pour l'épouser !

HENRI.

Voilà comment nous nous trouvons mariés !

BERTHE, *réfléchissant, se lève et traverse* *.

Oui, nous sommes mariés... et je me rappelle maintenant que j'ai entendu dire au couvent...

HENRI.

Quoi donc ?

BERTHE.

Que lorsqu'on est marié chacun des deux doit aimer l'autre.

HENRI.

Cela doit être !...

BERTHE.

Eh bien, pour que l'on s'aime... il faut sans doute...

HENRI, *vivement.*

Pour que l'on s'aime il faut l'amour.

BERTHE.

Et pouvez-vous me dire ce que c'est... que l'amour ?

HENRI, *avec conviction.*

Eh bien, oui !...

* Henri, Berthe.

BERTHE.

Il le sait, lui ! Vous le savez ?

HENRI.

Je l'ai appris en venant du Dauphiné.

BERTHE.

Comment !

HENRI.

Dans une chambre d'auberge... Il s'y trouvait sous un globe de cristal, une petite statuette d'un enfant, avec cette inscription : l'*Amour !...*

BERTHE.

Ah ! l'amour est un enfant ?

HENRI.

Et, au-dessous de l'inscription, il y avait encore deux vers.

BERTHE.

Deux vers ?

HENRI.

Oui, deux vers que j'ai retenus :

« Qui que tu sois, voilà ton maître,
» Il l'est, le fût, ou le doit être. »

BERTHE.

Et vous avez compris ?

HENRI.

D'autant plus que l'enfant en question avait un carquois et des ailes... et j'ai dû reconnaitre en lui le petit dieu Cupidon, fils de Vénus, dont il est question dans la mythologie.

BERTHE.

La mythologie ? Ah mais ! on ne m'a pas enseigné cela au couvent... C'est égal... je sais maintenant ce que je voulais savoir.

HENRI.

L'amour est un enfant.

BERTHE.

Et s'il nous reste quelque chose à apprendre...

HENRI.

Nous finirons, peut-être, par le découvrir, en cherchant bien tous les deux.

BERTHE.

Et quant à nous aimer, ce n'est pas difficile... Je vous aime déjà...

HENRI.

Et moi aussi ?

BERTHE.

Et je ne sais vraiment pas pourquoi l'on s'oppose à ce que nous restions ensemble... Nous trouverions toujours le moyen de passer le temps... de nous distraire... Savez-vous jouer au corbillon ?

HENRI, l'entraînant au canapé.

Certainement... Je vous vends mon corbillon... qu'y met-on ?

BERTHE.

Un carton. Je vous vends mon corbillon... qu'y met-on ?

HENRI.

Un hanneton. Je vous vends mon corbillon...

(Au même instant le Marquis entre.)

SCÈNE VI

LE MARQUIS, HENRI, BERTHE *.

LE MARQUIS.

Ensemble... et occupés à jouer au corbillon. (A part.) Oh ! innocence de l'âge d'or !

HENRI.

M. le marquis...

BERTHE.

Et vous êtes revenu sans madame la baronne ?...

LE MARQUIS, à part.

C'était bien mon intention. (Haut.) J'ai laissé madame la baronne avec son mari. (A part.) Mais je ne m'attendais pas à trouver ici cet autre mari... car enfin c'en est un... si petit qu'il soit.

HENRI.

Oh ! une idée excellente ! (S'approchant du Marquis.) Vous venez à propos, M. le marquis... vous pouvez nous rendre le plus précieux service.

LE MARQUIS.

Que vous faut-il ? mon sang, ma bourse, ma vie ?

HENRI.

Oh ! un peu moins que cela... infiniment moins.

LE MARQUIS.

C'est que je suis un ami moi... un véritable ami... (A part.)

* Le Marquis, Henri, Berthe.

J'ai toujours été l'ami des maris, c'est ma manière d'entendre l'amitié.

HENRI.

Écoutez bien!... Je commence à être au courant des choses de la cour... Ce matin deux seigneurs causaient dans l'embrasure d'une fenêtre, et ces mots sont arrivés à mon oreille. Le roi ne sait rien refuser à une femme...

LE MARQUIS.

Eh bien?

HENRI.

Je veux que ma femme écrive au roi, pour que nous ne soyons pas séparés... et comme vous avez vos grandes entrées au palais, vous serez assez aimable pour vous charger de la lettre...

LE MARQUIS.

Oh! tout ce qui pourra vous faire plaisir à tous les deux. (A part.) Je me glisse comme un serpent dans ce paradis conjugal.

BERTHE.

Quelle bonne idée vous avez là, Henri... c'est un moyen de résister à nos tuteurs... et vous, M. le marquis, comment vous rendre grâce?... Cette lettre je cours l'écrire tout de suite.

HENRI.

Allez, ma chère Berthe, ne perdez pas un instant... et s'il le faut nous la signerons tous les deux.

(Berthe sort par la droite.)

SCÈNE VII

HENRI, LE MARQUIS *.

LE MARQUIS, à part.

En attendant, tâchons d'éloigner ce petit bonhomme de sa trop chère Berthe... j'ai un moyen pour cela. (Haut en soupirant avec affectation.) Ah! mon cher vicomte!... mon pauvre petit ami.

HENRI.

Vous croyez que Sa Majesté n'accordera pas la requête... et que je serai séparé de Berthe?

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas pour cela que je suis tenté de vous plaindre...

* Le Marquis, Henri.

HENRI.

Et pourquoi donc alors ?

LE MARQUIS.

C'est qu'avec votre jeunesse, votre éducation provinciale, je vous vois sur les bords d'un abîme.

HENRI.

Comment! comment!

LE MARQUIS.

Que dis-je! à l'heure qu'il est, vous êtes à mes yeux presque un homme mort.

HENRI.

Mort!

LE MARQUIS.

S'il est vrai du moins, comme on le dit, que le ridicule tue...

HENRI.

Le ridicule ? comment, lequel ?

LE MARQUIS.

Le plus grand ridicule au temps où nous vivons... Est-ce qu'un homme de qualité peut songer à aimer sa femme ?

HENRI.

Et qui donc alors faut-il qu'il aime ?

LE MARQUIS.

Toutes les femmes plutôt... excepté la sienne.

HENRI.

Qu'est-ce que vous m'apprenez là! ah! voilà, par exemple, des choses que mon précepteur a négligées comme tenue et belles manières, un mari ne doit pas aimer sa femme!

LE MARQUIS.

Jamais.

HENRI.

Jamais!

LE MARQUIS.

C'est bon pour les petites gens... les provinciaux gothiques, les roturiers et les croquants, c'est du dernier bourgeois.

HENRI.

Ainsi, vous m'assurez que cela ne se fait plus dans la bonne compagnie !

LE MARQUIS.

Je puis prendre à témoins de nombreux exemples, je me contente de me citer moi-même.

HENRI.

Vous, marquis vous êtes marié ?

LE MARQUIS.

Eh bien, oui... ma femme et moi, nous habitons le même hôtel ; chacun à son appartement, ses gens et ses chevaux ; nous comprenons ce que nous nous devons l'un et l'autre ; nous ne nous voyons jamais ; et c'est seulement par hasard que nous nous rencontrons quelquefois .. à la ville, à la cour, ou à l'Opéra.

HENRI.

Et c'est là le suprême bon ton ?

LE MARQUIS.

Oui... la mode du bel air.

HENRI.

Et il y a longtemps que cette mode règne en France ?

LE MARQUIS.

Depuis la Régence.

HENRI.

Et aujourd'hui, à l'époque où nous sommes... sous sa majesté Louis XV...

LE MARQUIS.

Sous sa majesté Louis XV, c'est plus que jamais une tradition consacrée, un principe enraciné dans les mœurs.

HENRI.

Ah! M. le marquis comme c'est aimable à vous de me prévenir... quelle faute j'allais commettre ?

LE MARQUIS.

Je crois bien... aimer sa femme? un homme qui aurait un semblable travers serait exposé à être montré au doigt.

HENRI.

En vérité ?

LE MARQUIS.

On en parlerait dans notre monde comme d'un phénomène vivant rapporté des mers du Sud.

HENRI.

C'est à ce point là ?

LE MARQUIS.

Plus encore... on ne manquerait pas de le cribler d'épigrammes, de le chantonner et de le mettre en pont-neuf.

HENRI.

N'ajoutez rien de plus... soyez tranquille, je ne m'exposerai pas à de tels désagréments.

LE MARQUIS, à part.

Très-bien... le champ va me rester libre.

HENRI.

Quoiqu'il advienne maintenant, que l'on me sépare de Berthe, ou qu'on me laisse auprès d'elle, je sais comment doit agir un mari de bon ton.

LE MARQUIS.

Et vous suivrez mes conseils ?

HENRI.

Je vous le promets... et à partir de ce moment même... Tenez... vous allez voir.

(Il va s'asseoir au canapé. — Berthe entre.)

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, HENRI, BERTHE.

BERTHE, une lettre à la main, s'approchant d'Henri.

Ne vous désolez plus, mon ami, j'espère bien que le roi ne résistera pas à cette lettre que je lui adresse.

HENRI, avec indifférence.

Oh ! qu'importe !

BERTHE.

Comment ? vous ne montrez pas plus de satisfaction ? et que je ne rentre pas au couvent, et que vous ne retourniez pas en province, cela ne vous cause aucune joie ?

HENRI, se croisant les bras.

Pas le moins du monde.

BERTHE.

Que signifie un tel changement ?

HENRI, se levant.

M. le marquis vient de me mettre au courant des usages entre époux qui se respectent et qui appartiennent à notre monde.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai cru devoir donner au jeune vicomte quelques conseils pour le guider au début de la vie.

HENRI.

Je sais maintenant, madame, que nous devons rester étrangers l'un à l'autre... Le bon ton le veut ainsi.

BERTHE.

Le bon ton ?

HENRI.

Demandez au marquis.

* Le Marquis, Henri, Berthe.

LE MARQUIS.

Certainement... c'est l'usage établi entre mari et femme qui sont gens de qualité.

HENRI.

J'ai même commis une faute des plus graves en m'avisant de venir vous trouver... demandez plutôt à M. le marquis.

LE MARQUIS.

J'abonde entièrement dans ce sens.

HENRI.

Nous aurions l'air de nous conduire comme de véritables roturiers, si nous paraissions tenir l'un à l'autre le moins du monde... Je me hâte d'éviter qu'on me surprenne auprès de vous... et plutôt que de rester ici plus longtemps...

LE MARQUIS.

Allez voir passer la revue des Gardes Françaises dans le parc.

HENRI.

C'est cela... j'y vais.

BERTHE.

Vous me quittez, monsieur? Et cette lettre, ma requête au roi...

HENRI.

Eh bien, je vous conseille de ne pas l'envoyer.

BERTHE.

Très-bien, monsieur, c'est un conseil que je m'empresse de suivre... tenez, voilà ce que j'en fais de cette lettre.

(Elle la déchire.

HENRI.

Berthe!

BERTHE.

Vous l'avez dit... nous ne devons rien avoir de commun ensemble... (Lui faisant une révérence.) J'ai l'honneur de vous saluer, M. le vicomte.

HENRI.

Excusez-moi si je vous quitte, madame la vicomtesse... (Au Marquis.) J'espère que vous êtes content, hein? et que nous devenons des époux de bon ton?

(Il sort par le fond en jetant son chapeau sous le bras.)

SCÈNE IX

LE MARQUIS, BERTHE *.

BERTHE, traversant vivement.

Je vous fais mes compliments, M. le marquis; vous avez

* Berthe, le Marquis.

fait de la belle besogne avec vos maximes de grand ton... Vous êtes cause que mon mari s'éloigne de moi.

LE MARQUIS.

Et vous lui en voulez peut-être ?

BERTHE.

Une telle indifférence ? N'ai-je pas droit de m'en fâcher.

LE MARQUIS, à part.

Ah ! très-bien !

BERTHE.

Mais on dirait que cela vous fait plaisir que je me fâche !

LE MARQUIS.

N'en croyez rien.

BERTHE, elle s'assied.

Dans tous les cas il est bien naturel que je m'offense de ce départ soudain... d'autant plus que tantôt, lorsque nous étions seuls, nous nous disions...

LE MARQUIS.

Vous vous disiez ?...

BERTHE.

Qu'il y a probablement dans le mariage quelque chose que nous ne connaissons ni l'un, ni l'autre.

LE MARQUIS, à part.

Ravissante ingénuité ?

BERTHE.

Et qu'à nous deux, nous aurions peut-être fini par deviner.

LE MARQUIS, à part.

Délicieuse candeur !

BERTHE.

Mais maintenant que Henri est parti...

LE MARQUIS.

Voulez-vous qu'aussi bien que lui, j'essaye de vous éclairer.

BERTHE.

En fait de mariage ?

LE MARQUIS.

Et même sur un point plus délicat encore... l'amour.

BERTHE.

L'amour ! Oh ! Henri m'a déjà appris ce que c'est.

LE MARQUIS.

Comment ?

BERTHE.

L'amour est un enfant.

LE MARQUIS, à part.

Qu'est qu'elle me dit là !

BERTHE.

Oui, Henri l'a vu dans une chambre d'auberge, en statuette sous la forme d'un enfant.

LE MARQUIS, à part.

Ah! je comprends!

BERTHE.

Avec cette inscription :

« Qui que tu sois, voilà ton maître
« Il l'est, le fut, ou le doit. »

LE MARQUIS.

Et c'est là tout ce que vous en savez? Oh! je le disais bien... quelle ignorance!... L'amour est un sentiment qui s'empare de tout notre être, quoi que nous fassions pour nous en défendre... une attraction irrésistible qui nous domine à tout âge...

BERTHE.

Même au vôtre?

LE MARQUIS, à part.

Oh! ces pensionnaires ont quelquefois des mots terribles. (Haut.) Oui, même au mien... L'amour fait que l'on tressaille d'aise et de bonheur à la vue de la personne aimée...

BERTHE.

Que me dites vous là?

LE MARQUIS.

Ah! cela commence à vous intéresser! L'amour nous entraîne aussi à chercher un regard doux et long qui se confond avec le nôtre...

BERTHE, baissant les yeux sous le regard du Marquis.

Ah! comme vous me regardez!

LE MARQUIS.

L'amour nous pousse aussi à enlacer d'un bras téméraire une taille svelte et souple... (Il passe son bras autour de la taille de Berthe.) Il nous amène aussi à prendre doucement une main blanche et fine...

(Il prend la main de Berthe.)

BERTHE.

Ah! ne me touchez pas!...

LE MARQUIS.

Un mot encore... Quand on tient une si jolie main, l'amour veut qu'on la porte à ses lèvres.

BERTHE.

Que faites vous, monsieur? Je tremble, je ne veux plus rien savoir.

LE MARQUIS.

L'amour dans son ivresse demande toujours plus qu'il n'obtient... il s'enhardit même quand on le combat, il s'excite en cherchant à s'apaiser, et quelquefois il commence par prendre pour être sûr de tenir...

(Il l'embrasse sur le visage, au même moment Henri entre.)

BERTHE, se dérobant au Marquis.

Oh! laissez-moi... voilà Henri... Je me sens accablée de confusion et de honte... et je n'ai pas la force de rester.

(Elle s'échappe vivement par la droite.)

SCÈNE X.

HENRI, LE MARQUIS *.

LE MARQUIS, à part.

Le petit mari, maudit importun!...

HENRI.

Ah ça, marquis, que faisiez vous?

LE MARQUIS.

Vicomte!

HENRI.

Que faisiez vous, marquis?

LE MARQUIS, balbutiant.

Je... Je...

HENRI.

Oh! je vous demande ce que vous faisiez... mais j'ai parfaitement vu...

LE MARQUIS, à part.

Diable!

HENRI.

Vous embrassiez ma femme.

LE MARQUIS.

Ah! vous avez cru voir!...

HENRI.

Comment, si j'ai cru voir! Je suis arrivé juste à point pour voir... et vous allez me dire peut être aussi qu'un mari de bon ton ne devrait jamais arriver à l'improviste!

LE MARQUIS.

Précisément, mon cher, précisément... nous avons même des gentilhommes qui ont soin de prévenir leurs femmes vingt quatre heures à l'avance pour éviter les surprises.

* Le Marquis, Henri.

HENRI.

Ah! c'est ainsi que l'on entend la politesse conjugale ? mais enfin, si je suis revenu, c'est par un hasard involontaire... c'est que j'ai rencontré tout à coup la baronne qui m'a ramené dans son carosse...

LE MARQUIS.

La baronne! elle est ici!

HENRI.

La voilà!

LE MARQUIS, à part.

Tenons-nous sur nos gardes!

(La Baronne entre.)

SCÈNE XI

HENRI, LA BARONNE, LE MARQUIS *.

HENRI.

Venez, madame... figurez-vous qu'au moment où je suis entré, j'ai trouvé le marquis avec Berthe...

LE MARQUIS, faisant un signe à Henri.

Chut!

HENRI.

Et en train de...

LE MARQUIS, même jeu.

De grâce...

HENRI.

Tiens, tiens... il ne veut pas que je vous dise qu'il était en train de...

LA BARONNE, avec explosion.

De l'embrasser!

HENRI.

Juste!... madame... vous avez deviné juste... dites donc marquis, il paraît qu'elle connait vos allures.

(Il remonte en riant.)

LA BARONNE, au marquis.

Ah! perfide, vous mériteriez!

LE MARQUIS.

Du calme, baronne! c'est me faire trop d'honneur, foi de gentilhomme! vous me rendriez fat!

LA BARONNE.

Et quel est donc cet honneur que je vous fais, monsieur!

* Le Marquis, la Baronne, Henri.

LE MARQUIS.

L'honneur d'être jalouse!...

LA BARONNE, toujours au Marquis.

Je vois clair dans votre jeu, vous avez donné à cet enfant les conseils les plus pernicieux, et voulez l'éloigner de sa femme, je comprends bien pourquoi.

HENRI, qui s'est approché *.

Hein! quoi! qu'est-ce que j'entends-là?

LA BARONNE.

Vous avez entendu?

HENRI.

Parfaitement, madame, comme tout à l'heure j'avais parfaitement vu. Qu'est-ce donc qui se trame! que faut-il que je soupçonne? un complot contre moi.

LA BARONNE.

Rassurez-vous... si c'en est un, j'y saurai mettre bon ordre; ce n'est plus demain, c'est ce soir même que Berthe partira pour son couvent à Senlis.

LE MARQUIS.

Ce soir?...

HENRI.

Tiens... on dirait que cela le contrarie autant que moi.

LA BARONNE.

Et quant à vous, marquis, si vous voulez que je vous pardonne, vous irez chercher à l'instant le comte d'Héricourt.

HENRI.

Mon tuteur!

LA BARONNE.

Afin que sans retard, il emmène aussi le vicomte au fond du Dauphiné... (Elle remonte.)

HENRI, à part. — Il passe à gauche.

J'ai pourtant plus que jamais envie de rester... (Haut) Ah! madame, où est Berthe? permettez que...

LA BARONNE.

Elle est descendue au jardin, mais rassurez-vous, il vous sera permis de lui faire vos adieux... (Au marquis.) Monsieur de Florac, je crois vous avoir témoigné un désir...

LE MARQUIS.

Je me fais un plaisir et un devoir de m'y soumettre, madame... (à part.) La journée est compromise, mais comme à Fontenoy un Richelieu peut triompher encore.

(Il sort.)

* Le Marquis, Henri, Berthe.

SCÈNE XII.

HENRI, LA BARONNE *.

HENRI.

Ah! vous voulez que je fasse mes adieux à ma femme... mais avant... permettez, madame... c'est à vous même que je désire parler.

LA BARONNE.

A moi?

HENRI.

Tout ce qui se passe depuis ce matin me semble tellement étrange... D'abord, mon tuteur aussi bien que mon précepteur qui me recommandent de me tenir à une distance respectueuse de ma femme... de ne pas songer à lui donner le moindre baiser... Et c'est un ordre auquel je me suis conformé, peut-être bien naïvement... puis, monsieur le marquis encore au nom des convenances et du bon ton, qui me dit qu'un gentilhomme a une femme pour ne jamais faire attention à elle... et lui-même que je trouve tout-à-coup prenant les libertés qu'on me défend à moi, qu'est-ce que cela veut dire?

LA BARONNE.

Vous êtes un enfant.

HENRI.

L'amour aussi en est un, madame... et c'est pourquoi il y a des choses sur lesquelles j'entends être éclairé à l'instant même.

LA BARONNE.

A l'instant... et par qui?...

HENRI.

Par vous même, madame.

LA BARONNE.

Par moi?

HENRI, avançant le fauteuil.

Tenez, madame, je vous en prie, asseyez-vous...

LA BARONNE.

Et pourquoi donc?

HENRI.

Oh! je vous en supplie.

LA BARONNE, s'asseyant sur le sofa.

Allons, il faut bien vous satisfaire...

* Henri, la Baronne.

HENRI.

C'est que, voyez-vous, il y a une chose que je tiens tant à savoir.

LA BARONNE.

Quoi donc?

HENRI, se glissant derrière elle, et l'embrassant à l'épaule.

Oh!...

LA BARONNE, se levant avec un cri. — Elle revint à droite.

Ah!

HENRI.

Ce que c'est qu'un baiser! ah! que c'est bon!

LA BARONNE.

Petit traitre! petit audacieux! voilà pourquoi vous m'avez fait asseoir, je devrais être furieuse.

HENRI.

Mais vos regards ont beau vouloir être courroucés... On dirait que ça vous a fait plaisir, à vous aussi.

LA BARONNE.

Voulez-vous bien vous taire! Je suis très fâchée.

HENRI.

C'est drôle, vous n'en avez pas du tout l'air.

LA BARONNE.

Je vous dis que je suis...

HENRI.

Et pourquoi tant vous irriter? Après tout, je ne fais auprès de vous que ce que le marquis faisait auprès de ma femme.

LA BARONNE.

Ah! le monstre!

HENRI.

Je l'ai bien vu... Il lui prenait aussi la main.

(Il prend la main de la Baronne.)

LA BARONNE.

Ah! le scélérat!

HENRI, lui prenant la taille.

Il lui prenait aussi la taille.

LA BARONNE.

Mais si je vous le permets, croyez bien que c'est parce que vous êtes un enfant.

HENRI.

Je vous ai dit tout à l'heure, madame, que l'amour aussi...

LA BARONNE.

En est un!... Alors je vous défends à l'instant.

* Henri, la Baronne.

HENRI.

Ne me défendez rien, de grâce... car je commence à le comprendre... En fait de baisers, il y a mieux qu'un, c'est deux.

(Il l'embrasse deux fois.)

LA BARONNE *.

Voulez-vous bien finir, enfant?

HENRI.

Et mieux que deux, c'est trois, c'est vingt, c'est cent, c'est mille !

LA BARONNE.

Eh bien! eh bien!

HENRI.

Ah! comme le proverbe a raison... L'appétit vient en mangeant.

(La baronne lui échappe, il la poursuit autour du théâtre.)

LA BARONNE **.

Je dois mettre un terme à de telles folies et je vous échappe...

HENRI.

Je saurai vous rattraper.

LA BARONNE.

Je vous défends de me suivre.

HENRI.

Et malgré tout mon désir de vous obéir, je m'attache à vos pas.

LA BARONNE, traversant ***.

C'est une audace impardonnable.

HENRI.

Que vous pardonnerez.

LA BARONNE.

Finissez!

HENRI.

Arrêtez!

LA BARONNE.

Vous allez renverser les meubles.

HENRI.

Ce sera votre faute.

LA BARONNE.

Et si vous me touchez encore...

* La Baronne, Henri.
** Henri, la Baronne.
*** La Baronne, Henri.

HENRI.

Ce sera la mienne.

LA BARONNE.

Je ne le permettrai jamais.

HENRI.

Si ce n'est tout de suite!

LA BARONNE.

Je me sauve!

HENRI *.

Et je vous tiens!

(Il parvient de nouveau à la saisir.)

LA BARONNE.

Vous êtes un effronté, mon éventail va vous punir.

HENRI, l'embrassant encore.

Si je ne sais obtenir ma grâce...

LA BARONNE.

En devenant plus coupable!

HENRI.

Pour vous rendre plus indulgente!

LA BARONNE, lui échappant.

Non!... vous voyez bien que non!... Apprenez qu'on n'embrasse ainsi que les chambrières et que les baronnes demandent plus d'égards. Je ne vous reverrai de ma vie.

(Elle sort précipitamment.

SCÈNE XIII

HENRI, seul.

Va, tu peux t'échapper maintenant! Tu m'en as plus appris en trois minutes que mon précepteur en trois ans... oh! ces précepteurs, sont ils bêtes avec leur latin, leur grec, leurs mathématiques... et ils ne pensent pas à vous apprendre... Il est vrai que ce n'est pas de leur compétence!... (S'appuyant sur une chaise.) Eh bien! dans quel état je suis... comme si j'allais m'évanouir!... mais non... Je suis trop heureux!... j'étais aveugle... et je vois .. je dormais et je m'éveille... Je ne vivais pas... et j'existe! Oh! les femmes! et dire que je ne voyais en elle que des falbalas et des rubans!... mais maintenant je vois... Je vois même ce que je rêve!... Créatures divines... qui daignent être humaines!... Il y a je ne sais quoi dans leurs regards... et je veux savoir ce qu'il y a sur

** Henri, la Baronne.

leurs lèvres! L'amour.. le bonheur... l'extase... la vie... le ciel!... oh! les femmes! les femmes!... voilà que je les aime maintenant au point que j'oublie que j'en ai une! (Apercevant Berthe qui entre et continuant, à part.) La voici... ah! comme maintenant elle me paraît charmante! un ange!... une fée!... une déité! mieux encore! une femme... une femme!...

SCÈNE XIV

HENRI, BERTHE *.

BERTHE.

Henri!...

HENRI.

Berthe!... (A part.) C'est singulier comme je suis ému auprès d'elle.

BERTHE, à part.

C'est étrange... j'ose à peine le regarder.

HENRI.

Qu'avez-vous donc?

BERTHE.

Mais vous même?

HENRI.

Vous baissez les yeux...

BERTHE.

Vous n'osez faire un pas...

HENRI.

C'est qu'auprès de vous, Berthe...

BERTHE.

Et moi, auprès de vous, Henri...

HENRI.

Je ne pense plus à jouer au corbillon.

BERTHE.

Et vous pensez?

HENRI.

A vous dire que vous êtes belle, adorable... et que je vous aime.

BERTHE, montrant et effeuillant une marguerite en souriant.

Un peu... beaucoup... passionnément.

HENRI.

Qu'est-ce que cet oracle!

* Henri, Berthe.

BERTHE.

Un souvenir du couvent... je me rappelle qu'une des pensionnaires les plus grandes...

HENRI.

Étudiait ainsi la botanique?

BERTHE.

La marguerite me dira si vous m'aimez ?

HENRI.

Je vous le dirai mieux encore! Et l'on voudrait maintenant nous séparer, Berthe!

BERTHE.

Oh! tu ne le souffriras plus!

HENRI.

Comme tu as bien dit cela!

BERTHE.

Veux tu que je répète!

HENRI *.

Non!... une fois aura suffi pour me donner du courage! ah! que l'on vienne encore vous arracher de mes bras... et pour redoubler ma volonté, accordez-moi une précieuse faveur... cette fleur que vous tenez à la main?

BERTHE.

Ma marguerite... la voilà.

(Elle la place à sa boutonnière.)

HENRI.

Merci... merci... quand elle est là, si près de mon cœur, vous n'avez pas besoin de l'effeuiller... pour qu'elle vous dise passionnément!...

(Le marquis entre.)

SCÈNE XV

LE MARQUIS, HENRI, BERTHE *.

LE MARQUIS, au fond à part.

Je crois que cette fois ils ne sont plus en train de jouer au corbillon.

HENRI.

C'est vous, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Hélas! mon jeune ami, je viens vous annoncer que j'ai

* Berthe, Henri.

* Le Marquis, Henri, Berthe.

exécuté les ordres de la baronne, votre tuteur et votre précepteur sont en bas et vous attendent dans le carosse.

HENRI.

Pour m'emmener au fond du Dauphiné, dans le château de nos pères!... manoir gothique, perché en haut d'une colline au milieu des trembles et des châtaigniers, avec des barbacannes du temps de la Ligue, et des grenouilles dans les fossés!... merci... Je me glorifie de ce séjour féodal, mais je veux m'en priver.

LE MARQUIS.

Cependant, ces messieurs, m'ont prié de vous engager à descendre.

HENRI.

Et cela vous arrange! Vous auriez la chance de rester avec madame.

LE MARQUIS.

Pour lui tenir compagnie.

HENRI.

Oui, je sais comment vous lui tenez compagnie.

LE MARQUIS.

Vicomte!

HENRI.

Marquis!... Nous avons un compte à régler ensemble.

LE MARQUIS.

Que veut dire cela?

HENRI.

Cela veut dire que je n'admets pas vos théories de grand ton qui obligent les maris à être indifférents à l'égard des femmes... que loin de là, j'aime, j'adore, j'idolâtre la mienne... et qu'attendu certaines libertés que vous avez prises avec madame la vicomtesse de Fresse... Il va falloir d'abord m'en rendre raison...

BERTHE.

Henri! mon ami!

LE MARQUIS.

Une provocation? J'ai fait la guerre en Allemagne sous le maréchal d'Estrées... Est-ce que je puis me battre avec un enfant!

HENRI.

Un enfant?... Je saurai bien vous prouver que je suis un homme... et que je sais tenir une épée.

(Il brandit son épée. — La baronne entre.)

SCENE XVI

LE MARQUIS, LA BARONNE, HENRI, BERTHE *.

LA BARONNE.

Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il?

BERTHE, allant à la baronne.

Mon mari qui provoque M. le marquis... ah! venez, madame... venez m'aider à empêcher un duel!

LA BARONNE.

Un duel!

HENRI.

Vous savez bien, madame, comment M. le marquis m'a offensé...

LA BARONNE.

Je le prierai de vous faire des excuses.

LE MARQUIS.

Madame...

LA BARONNE.

Je l'exige... Affirmez que vous n'avez pas eu d'intention indigne d'un gentilhomme.

LE MARQUIS.

Quant à cela, je l'affirme à l'instant. (A part) Je puis bien l'affirmer... puisque les gentilshommes ont constamment de pareilles intentions.

LA BARONNE, à Henri, passant à lui **.

Là... vous devez être satisfait, remettez cette épée au fourreau.

HENRI.

A une condition, madame.

LA BARONNE.

Laquelle?

HENRI.

C'est que je ne serai pas ramené outrageusement dans le Dauphiné... et que je resterai à Versailles...

LA BARONNE.

C'est là votre condition... je viens précisément d l'obtenir de votre tuteur.

* Le Marquis, la Baronne, Berthe, Henri.

** Le Marquis, Berthe, la Baronne, Henri.